Document generated on 07/17/2025 8:23 p.m.

Brèves littéraires

Dans la maison

Diane-Monique Daviau

Volume 8, Number 1, Fall 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/6120ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Daviau, D.-M. (1992). Dans la maison. *Brèves littéraires*, *8*(1), 37–39.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dans la maison

Ce qu'il préférait, dans la maison, ce n'était pas les pièces, ce n'était pas des meubles ou des bibelots, c'était des heures.

Autrefois, des années durant, il n'avait pas eu envie de posséder une maison bien à lui, au contraire : la simple pensée d'habiter un endroit où on s'installe définitivement le rendait malade. Il n'arrivait même pas à supporter, dans les appartements de certains amis, la moquette et les rideaux. Il se sentait horriblement inconfortable à la vue de ces immenses armoires inbougeables, de ces milliers de miniatures posées dans les casiers d'anciens tiroirs à caractères d'imprimerie. Pendant des années ce fut à la mode, comme les armoires inbougeables, et les murs d'innombrables appartements en étaient recouverts, et chaque fois qu'il pénétrait dans l'un de ces lieux fortifiés d'armoires et de miniatures, il avait envie de tourner les talons et de fuir sur-le-champ. Non pas qu'il trouvât cela de mauvais goût, non c'était même parfois tout simplement superbe. Mais il y avait dans les armoires et les vaisseliers, dans les toiles aux murs et les bibelots, dans les poufs et les jeux d'échecs qui traînaient dans les salons, les séjours, les boudoirs, quelque chose de désespérément clos, quelque chose de final et de mort qui lui faisait peur, le faisait fuir.

C'est cet aspect des choses qu'il avait dû dépasser le jour où il était tombé amoureux de cette maison — ou plutôt : de la lumière et du calme et des bonnes ondes de cette maison.

Il avait suffi d'une journée passée là chez un ami pour savoir qu'il lui faudrait désormais vivre là, dans cette maison.

Assis devant le café du matin près d'une fenêtre ou déambulant dans l'enfilade de pièces en pleine nuit, il ressentait un sentiment de vivre comme il n'en avait jamais connu. Rien ne venait interférer avec le silence dont sa tête était pleine, avec le détachement et la solitude auxquels il aspirait de tout son être. Dans cette maison, le déroulement des jours possédait un rythme propre, singulier. Sans voisins pour la première fois, chez lui pour la première fois, sans tous ces bruits étrangers qui avaient toujours détourné son propre chemin, il pouvait aller et venir, penser, réfléchir, être tranquille et seul et profondément enraciné dans sa vie à toute heure du jour.

Dans la maison, les heures qu'il préférait, c'était : le bleuté lumineux des premiers moments de la matinée, le goût des livres du milieu de l'après-midi, le vide chaud et rassurant de la brunante et, parfois, l'hiver surtout, la blancheur incertaine et flûtée du doute que le calme engendre quelque part au creux de la nuit lorsque sans raison apparente on se lève pour regarder dehors, comme pour s'assurer que tout est encore là et que tout nous attend et nous attendra encore un peu,

quelques heures, du moins, jusqu'aux premiers reflets bleutés du matin, comme pour s'assurer que tout cela n'est pas qu'une idée qui passe et qui ne laissera pas de trace.

Ce dont je parle

On ouvre des tiroirs, on ouvre des armoires et, les yeux fermés, on plonge tour à tour dans des odeurs de cuir et de suède, des parfums de lavande ou de chèvrefeuille, des odeurs d'orange, des arômes de café. On ne dédaigne pas le lait d'amandes ni la liqueur d'anis, on aime d'une façon tout égale la marjolaine et la camomille, le basilic et le sirop de cassis, le miel de roses et l'eau de mélisse. Pour la tristesse, le vin de myrtilles ou de pervenche fait merveille. Et puis il y a le romarin et la verveine et toutes ces essences précieuses dont les effluves font tourner la tête, les huiles de violettes, de citron, d'ilang-ilang, et encore ! je ne parle pas de l'odeur d'encre noire, ni de celle de l'herbe qu'on vient de couper ni des draps séchés au vent et au soleil... Non, je parle simplement de pomme, de muscade, de cannelle, de chocolat blanc, de chocolat noir, de lait de lys et d'algues marines. Le reste, je n'en parle pas, l'herbe et l'encre, les champs de lavande dont le parfum violent vous grise, vous étourdit, je n'en parle pas, parce que, si j'en parlais, il me faudrait parler aussi des couleurs, le mauve brillant qui vous aveugle et vous rend muet, et tout le reste, et tout le reste...